

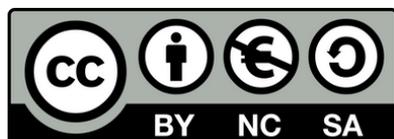
NICOLAS FALEMPIN

LES FABLES DE L'ANTHROPOCÈNE



TABLE DES MATIÈRES

• Introduction	3
• Le lion et le moucheron	5
• Les deux taureaux et la grenouille	8
• La grenouille qui se veut faire aussi grosse qu'un boeuf	10
• La belette entrée dans un grenier	8
• La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le Lion	10
• Le chêne et le roseau	12
• Les voleurs et l'âne	14
• Le Jardinier et son Seigneur	16
• Le conseil tenu par les Rats	19
• La besace	21
• La Lice et sa Compagne	24
• Le Lion et le Rat	26
• La Cigale et la Fourmi	28
• Le Lièvre et les Grenouilles	32
• Le loup, la Chèvre et le Chevreau	35
• L'homme et l'Idole de bois	37
• Le Lièvre et la Tortue	40
• Conclusion	42
	44
	47



Le présent document est placé sous licence livre Creative Commons CC-BY-NC-SA. Vous pouvez donc vous en servir librement, sous réserve de citer l'auteur, de reproduire son contenu à l'identique et de ne pas s'en servir dans un but commercial.

Pour usage dans un autre document, prière de le citer de la manière suivante :
Nicolas Falempin, L'écologie politique selon Jean de la Fontaine, Solutions Locales, 48p, 2021 : <https://www.solutionslocales.fr/fontaine-ecologie>

INTRODUCTION

Et si Jean de la Fontaine avait été un penseur écologiste ? A l'occasion des quatre-cent ans de sa naissance, en me replongeant dans les fables, je me suis rendu compte que la morale d'une part conséquente de ces récits pouvait s'appliquer à la crise environnementale que nous traversons et permettre ainsi de définir une morale écologique pour nos sociétés. Il ne sera jamais un André Gorz, un Ivan Illich ou un Rob Hopkins, avec leur art respectif de souligner des problèmes par la perspective environnementale pour mieux souligner les faiblesses de notre époque, mais il pourrait lui aussi faire sa part...

Mais avons-nous encore besoin de relire les Fables de la Fontaine plus de 300 ans après leur parution. Est-il encore possible d'en apprendre quelque chose ? Bien entendu, et c'est là la grande force des fabulistes que de transcender leur époque pour proposer des règles de conduites et des analyses qui traversent les siècles. D'ailleurs Karl Marx ne disait-il pas que l'Histoire se répète toujours deux fois, la première fois comme une tragédie, la seconde comme une farce. C'est justement cette répétition des événements, leur réitération au fil des évolutions de notre civilisation, en dépit de l'évolution des régimes politiques et technologiques, qui rend le travail des fabulistes précieux. Au final, notre environnement change mais la manière de penser et de se comporter des hommes et des femmes n'évolue guère.

Ainsi, dans un contexte où la crise environnementale est la pire menace pesant sur la planète à moyen terme, où il a fallu inventer un nouveau terme pour désigner l'ère géologique dans laquelle les activités humaines nous ont fait entrer, il apparaît possible, pour ne pas dire opportun, de s'imaginer tirer des leçons de ces fables éternelles sur la manière dont nous traitons cette crise de l'Anthropocène. C'est un pari d'autant plus osé, que cette perspective peut sembler inattendue dans cette oeuvre. En effet, rien dans l'existence de Jean de la Fontaine ne laisse supposer une sensibilité pour le sujet. Certes, à l'instar de son père, il a exercé un office royal dans la gestion des eaux et forêts, mais ce n'était guère par goût puisqu'il a fini par revendre cet office (à l'époque, ces charges s'achetaient, comme un office notarial actuellement), pour lequel il n'avait apparemment jamais montré grand intérêt nous apprend sa biographie, pour se consacrer à la littérature et à la vie de gentilhomme. L'histoire retient de lui sa grande érudition, sa connaissance des auteurs classiques et sa capacité à transposer des récits antique d'auteurs comme Esope ou Phèdre, voire du recueil indien Panchatantra. Mais rien ne nous est transmis de sa connaissance des plantes et animaux qui peuplaient les espaces dont il avait la garde.

Cette capacité à moderniser des récits anciens est la grande force de ces Fables, d'autant plus qu'elles ne visent personne en particulier, puisque l'anthropomorphisme des protagonistes animaux permet de les dépersonnaliser et donc de diminuer le risque d'offenser, sans pour autant leur faire perdre leur pertinence politique. Les lions sont des souverains inaccessibles et incontestables, tels le Léviathan de Hobbes, nous leur avons confié nos libertés en échange d'un peu de sécurité, mais ils abusent de cet échange inéquitable à leur profit. Les loups sont des être rusés, qui savent manipuler les plus faibles pour tirer profit et continuer à exercer une autorité brutale, même quand le nombre joue en leur défaveur. Les brebis, chevreaux et autres animaux de basse cour sont autant d'allégories de la masse populaire indifférenciée, victime de ses affects, incapable de s'organiser collectivement pour résister quoique capable de raison. Car les petits mammifères, reptiles et oiseaux sont dans une situation bien pire. Les grenouilles, lièvres et rats sont par exemple des victimes désignées pour tous ceux qui sont plus grand qu'eux. Eux sont bien incapables de s'opposer à quoique ce soit, ce sont les véritables prolétaires de ces fables, qui n'ont rien à offrir sinon une fin triste propice à une morale sur l'immoralité des puissants qui ont abusé d'eux sans vergogne.

Car ceux qui ont déjà lu les Fables le savent, Jean de la Fontaine n'est pas très optimiste sur la nature humaine. Chez lui, la Fable est l'occasion de lancer l'alerte sur un mauvais comportement, sur une situation qui n'améliore pas les choses, sur des traits de caractère antisociaux. Certes, son écriture est empreinte de son caractère bourgeois, voire aristocratique, et il est aisé d'y voir une certaine condescendance vis à vis de ceux qui triment toute la journée aux champs pour presque rien, de sorte qu'il peut ensuite leur reprocher de ne pas savoir s'organiser, mais ce serait faire un mauvais procès à Jean de la Fontaine. Il essaie avant tout de proposer des principes pour comprendre la nature humaine, déjouer ses pièges et ainsi éviter la désillusion.

D'ailleurs n'est ce pas une fable, que l'on s'étonne de ne pas retrouver dans les recueils de Jean de la Fontaine, qui a contribué à structurer la conscience écologique de dizaines de milliers de Français en les poussant à s'engager au sein du mouvement colibris. Quelques semaines après la mort de leur cofondateur, Pierre Rabhi, l'image du colibri ralliant à lui les animaux de la forêt par l'exemplarité de sa démarche puise directement aux racines de la morale telle que l'imaginait Jean de la Fontaine.

Dans une perspective environnementale, outre les situations transposables aux négociations politiques internationales, à l'hypocrisie des états, au greenwashing des entreprises ou encore aux renoncements sur la souveraineté technologique, c'est un guide très utile pour reconsidérer l'organisation collective en vue de s'opposer et de proposer des alternatives. Leur conclusion s'adapte en effet à de nombreuses situations et est propice à l'élaboration tant d'une éthique individuelle pour une existence conjuguant responsabilité et épanouissement que pour la constitution de principes sociétaux permettant à chacun de vivre librement sans nuire à autrui, c'est à dire avant tout en respectant les limites environnementales nécessaires au maintien de d'une société moderne, démocratique et heureuse.

Car notre société actuelle manque de repères. Alors que nous dépassons les limites planétaires avec insouciance, poursuivant continuellement une illusoire croissance des besoins, la morale s'en ressent forcément. La multiplication des divertissements, les injonctions à la jouissance, à l'iconoclasme, l'affirmation de la liberté sans entrave aucune, tout nous pousse à ne plus tenir compte des principes contenus dans les Fables justement.

Ainsi, à l'occasion des 400 ans de la naissance de Jean de la Fontaine, il m'a paru opportun de rendre hommage à cet écrivain dont la perspicacité à traversé les siècles et les continents en le réactualisant, en le replaçant dans un contexte contemporain, où sa plume ferait là encore des miracles. J'en viendrais presque à regretter que Jean de la Fontaine ne soit pas un auteur actuel, qui nous régalerait de ses satires imagées dans des chroniques radiophoniques, tel un Guillaume Meurice doté d'une imagination animale.

En m'appuyant sur une grosse quinzaine de fables, sélectionnées dans les 6 premiers livres (les plus connus des douze publiés au total) je vous propose ainsi de découvrir, à travers la relecture de ces contes, l'origine des problèmes environnementaux que nous connaissons actuellement, de prendre conscience de facteurs d'aggravation de ces phénomènes, de menaces pour l'indispensable transition écologique, mais aussi de solutions concrètes que nous pourrions mettre en oeuvre dès maintenant. Ce support me paraît ainsi idéal pour éveiller la conscience sur la crise climatique, quelque soit l'âge des lecteurs, ce message pouvant justement s'adapter en fonction du niveau de connaissance.

LE LION ET LE MOUCHERON

" Va-t-en, chétif Insecte, excrément de la terre ! "

C'est en ces mots que le Lion

Parlait un jour au Moucheron.

L'autre lui déclara la guerre.

" Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie ?

Un bœuf est plus puissant que toi,

Je le mène à ma fantaisie. "

À peine il achevait ces mots

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large,

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du Lion, qu'il rend presque fou.

Le Quadrupède écume, et son œil étincelle ;

Il rugit, on se cache, on tremble à l'environ ;

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un avorton de Mouche en cent lieux le harcèle :

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'Insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

Livre II, 9

Analyse

Dans le lion et le moucheron, La Fontaine souligne l'importance de la prise en compte de son environnement pour comprendre nos sociétés. C'est parce que le lion ignore le moucheron, qui est considérablement plus petit que lui, et paraît donc insignifiant et impuissant. La Fontaine le décrit en effet comme *chétif et avorton d'une mouche*, mais aussi comme un *invisible ennemi* pourtant capable de rendre presque fou le lion sans que celui-ci ne soit capable de le blesser en retour malgré l'ampleur des efforts qu'il déploie pour se défendre. Pourtant au final, c'est par un moyen somme toute modeste, ici une araignée, que le moucheron est ici vaincu.

On peut y voir un parallèle avec le dioxyde de carbone, ou encore un virus, des phénomènes naturels que nous ne percevons pas naturellement - dans les deux cas c'est à partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle que nous prendrons conscience de leur influence sur nos organismes ou sociétés. Le Co2 n'est ainsi présent dans l'atmosphère qu'à hauteur de 420 particule par millions, soit 0,042% de l'air que nous respirons - après une augmentation de 50% en moins de 200 ans - et a pourtant des conséquences catastrophiques sur des sociétés qui ont pourtant colonisé le monde entier, sont allées dans l'espace, ont fait des découvertes scientifiques incroyables et connaissent un confort matériel sans précédent.

Le lion peut être vu comme une métaphore d'une société complexe, composée de nombreux systèmes interconnectés les uns aux autres, interdépendants donc, qui devient trop grosse, trop rigide pour réagir efficacement à des menaces aussi insidieuses. L'ennemi n'est pas clairement visible, et il est possible de douter même de son existence ou de son rôle réel jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour réagir efficacement.

Pourtant, paradoxalement, il ne suffit pas de grand chose pour prévenir ses dommages. Contre le dioxyde de carbone, il aurait fallu réfléchir à une écoconception de nos sociétés, à une adéquation entre nos besoins de consommation et nos capacités de production responsables pour éviter qu'il n'augmente de manière aussi considérable. Contre les virus, un simple masque en tissu et des mains propres permettent d'enrayer sa diffusion, mais c'est une véritable préservation des espaces naturels qui l'aurait prévenu.

C'est bien là toute l'ambiguïté de ces combats. Il y a une part d'ego dans le fait de ne pas tenir compte de menaces qui, de par leur apparente modestie, ne devrait pas mobiliser autant de moyens. Mais la complexification de nos sociétés multiplie également les failles que peuvent exploiter ces menaces, et il n'est pas réellement possible de les anticiper à temps.

LES DEUX TAUREAUX ET LA GRENOUILLE

*Deux Taureaux combattaient à qui posséderait
Une Génisse avec l'empire.
Une Grenouille en soupirait.
" Qu'avez-vous? " se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
" Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux,
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Génisse. "
Cette crainte était de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.
Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.*

Analyse

L'affrontement entre les deux taureaux en vue de la possession (sexuelle ici) d'une génisse peut être interprété comme l'affrontement entre des États pour l'exploitation d'un territoire riche en ressources ou entre des entreprises pour maximiser leurs profits. Et dans le cadre de cet affrontement, tous les coups sont permis, quel qu'en soit le coût pour les pays ou entreprises plus faibles.

C'est un phénomène que le philosophe Pierre Charbonnier a largement décrit dans son ouvrage "Abondance et Liberté", dans lequel il souligne le lien entre l'abondance matérielle et le développement des libertés civiles des sociétés occidentales avec l'exploitation des ressources du reste du monde d'abord par des colonies, puis par des dépendances économiques léonines. Ces pays, qui peuvent être en Amérique du Sud, en Afrique ou en Asie, ont du mal à atteindre une maturité politique suffisante pour se stabiliser du fait de cette prédation, qui continue à profiter à l'Europe et aux États-Unis.

De même, des sociétés multinationales comme Amazon (entre autres) ne se soucient pas des effets négatifs de leur recherche de profit. Elles recherchent les prix les plus bas, pratiquent l'évasion fiscale, promettent des embauches massives et finissent par automatiser leurs lignes logistiques pour économiser sur la main d'oeuvre, mettent des milliers de camions sur les routes, contribuent à l'artificialisation des terres et à l'étalement urbain, à l'explosion des achats compulsifs de produits jetables et donc aux émissions de gaz à effets de serre.

A les entendre, ce n'est pas leur faute, mais celle des consommateurs à qui elles ne font que répondre, mais in fine c'est bien pour posséder cette fameuse génisse que le taureau Amazon s'est lancé dans l'aventure. Les commerces locaux, ces grenouilles de la fable, pâtissent de cette concurrence insoutenable, les rapports établissant cet impact de 2 à 6 emplois perdus par emploi créé chez Amazon, tandis que les dommages financiers et environnementaux suscités par les méfaits de ces multinationales ne sont même pas chiffrés.

Des dénominations comme Mondialisation ou Capitalisme ne traduisent qu'imparfaitement les conséquences de ces courses au pouvoir, à l'abondance matérielle ou au profit. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il ne faille pas de liberté économique, mais plutôt que nous avons besoin d'un cadre réglementaire fort tant au niveau national que international pour limiter les prédatations et établir une responsabilité équitable des producteurs pour les dommages qu'ils pourraient causer pour leurs activités.

LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF

*Une grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi : n'y suis-je point encore ?
— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs,
Tout petit Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.*

Livre I, 3



Analyse

Dans cette fable bien connue des écoliers, une grenouille essaie de grossir jusqu'à essayer d'égaliser en taille un boeuf, ce qui n'est physiquement pas possible et finit par aboutir à sa mort. Cet effet de mimétisme, d'imitation sociale, voire d'aspiration à se hisser au-dessus de sa condition, de ses propres limitations et à progresser est un moteur du progrès humain mais aussi une cause de souffrances et de dommages environnementaux considérables.

Par exemple, nous pourrions considérer le cas de l'étalement urbain et de l'artificialisation des terres. Il se construit aujourd'hui plus de logements que ne peuvent en occuper les ménages français, ou plutôt ils sont construits aux mauvais endroits, de la mauvaise manière et pour de mauvaises raisons. Le modèle du lotissement de maisons individuelles non mitoyennes dans des villages périurbains et sans concertation au sein d'un schéma communal d'orientation territoriale (SCOT) ou d'un Plan Local d'Urbanisme Intercommunal (PLUI) contribue à une concurrence exacerbée entre des collectivités voisines pour attirer chacune des habitants sans considérer les dommages environnementaux et financiers de cette course à l'échalote.

C'est le même phénomène à l'oeuvre quand les sociétés du monde entier veulent atteindre le niveau de vie de nos sociétés, alors que celui-ci est déjà insoutenable sur le plan environnemental. En 30 ans, nous avons émis autant de dioxyde de carbone, que les deux cent années précédentes. Cette accélération des émissions est la conséquence directe de l'harmonisation des modes de vie et du rattrapage des pays non occidentaux. Pourtant, ce sont nos sociétés, qui devraient décroître en taille pour passer de l'ampleur d'un boeuf à peut être celle d'un veau et ainsi limiter notre empreinte environnementale.

En effet, sur le seul plan des émissions de gaz à effet de serre, nous devons diviser par 4 à 5 nos émissions actuelles pour atteindre la neutralité carbone, c'est-à-dire cet équilibre entre émissions et captation, et ainsi éviter d'aggraver le réchauffement climatique. En regardant un indicateur comme le jour du dépassement, nous pouvons voir qu'au niveau mondial, nous consommons plus ou moins l'équivalent des ressources naturelles renouvelables de deux ans en une seule année. Si tous les états moins développés se mettent à enfler comme la grenouille de la fable pour nous égaler, ce n'est pas eux qui périront, mais le monde entier suite à l'épuisement des ressources naturelles et à un réchauffement climatique incontrôlable. La seule option est alors de ne plus être un boeuf.

LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER

*Damoiselle Belette, au corps long et fluet ,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :*

Elle sortait de maladie.

Là, vivant à discrétion,

La galante fit chère lie,

Mangea, rongea : Dieu sait la vie,

Et le lard qui périt en cette occasion.

La voilà pour conclusion

Grasse, maflue, et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant dîné son soul,

Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,

Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,

" C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise ;

J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. "

Un Rat, qui la voyait en peine

Lui dit : " Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.

Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.

Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vôtres.

Analyse

Au sortir de la seconde guerre mondiale, l'Europe, ayant tant souffert durant ce conflit, ayant connu tant de privations et de cruautés, se livra avec bonheur aux perspectives matérialistes que lui offrait le mode de vie américain. En quelques dizaines d'années, nos aïeux ont connu une évolution incroyable de leur existence, entrant dans une abondance qu'ils ne pensaient accessibles qu'aux classes les plus aisées. A chacun sa voiture, sa maison indépendante avec jardin, sa télévision, son téléphone, de la viande tous les jours, des vacances exotiques, des vêtements de qualité...

L'Europe, telle la belette de la fable, a pu entrer dans le piège du confort moderne, mais n'a jamais pu en sortir. Une fois engraisés par leurs nouvelles habitudes, leur envie de continuer à bénéficier de cette facilité - servie par une croissance économique rendant tout plus facile - ses habitants n'étaient absolument pas prêts à redevenir plus frugaux. Ainsi, quand la crise écologique menace et qu'il faut réduire les quantités de nourriture, d'énergie, de matériaux consommés, il n'est déjà plus possible de faire machine arrière.

Personne ne peut vraiment ignorer qu'il y a un problème. L'alarme sonne de plus en plus fort, et les signes se multiplient, mais il ne suffit pas de rentrer le ventre ou de forcer le passage pour s'en sortir. Pourtant, les méfaits de la société de consommation, de l'obsolescence programmée nourrie par l'innovation incrémentale, du culte de la croissance économique, sont connus depuis bien longtemps.

Notre modèle économique repose sur l'accroissement des besoins, sur l'engraissement et la complexification. Les cures de décroissance telles que proposées par des économistes et penseurs pour s'orienter vers un mode de vie plus soutenables ne peuvent donc que pousser les tenants de ce modèle, ceux qui en tirent profit, à s'offusquer et à dénoncer des velléités de revenir au temps de la faim et du chômage - ce qui est pourtant déjà le cas pour 10% de la population française - alors que ce modèle alternatif ne signifie pas la récession mais une transformation sociétale vers un modèle alternatif plus durable.

Ainsi, comme le rat, le secret était de ne pas rester statique, de se servir de cette profusion pour aider au développement du reste du monde, de savoir économiser les ressources ou à défaut de viser une forme moins individualiste de sobriété heureuse.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

*La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça,
Prit pour lui la première en qualité de sire :
« Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
À cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »*

Livre I, 6

Analyse

Dans "la tragédie des communs", l'écologue américain Garrett Hardin évoque l'impossibilité de se partager une ressource sans que cette ressource ne soit épuisée par le comportement de passager clandestin des usagers, qui en prennent trop pour maintenir la ressource viable. Ce texte, qui a participé à la fondation théorique de l'étude des communs, concluait qu'il n'y avait que l'Etat ou le droit de propriété individuel qui permettait ainsi de gérer efficacement une telle ressource. Une assertion démentie vingt ans plus tard par la prix Nobel Elinor Ostrom, qui démontra dans son ouvrage *la gouvernance des communs* qu'une ressource commune a besoin de règles claires et partagées par les bénéficiaires pour fonctionner, et qu'il existe de nombreux exemples historiques de telles institutions. La Tragédie des communs n'est pas inéluctable.

Pourtant, à l'époque de La Fontaine, c'était encore la loi du plus fort qui prévalait, et les nobles pouvaient ainsi rudoyer les paysans et artisans sans craindre grand-chose de leurs actes. Et même entre eux, selon le rang que vous occupiez, la justice n'était pas la même, La Fontaine le vécu personnellement quand son protecteur, Fouquet, fut disgracié par Louis XIV pour avoir montré trop ostensiblement sa richesse. Ici, la génisse, la chèvre et la brebis pourraient être vues dans le texte comme une métaphore des membres du tiers état quand le Lion est un noble qui feint de se mettre à égalité avec elles pour mieux profiter de leur crédulité le moment venu.

Mais de nos jours, avec l'émergence d'un droit plus solide et une d'indépendance - quoique encore imparfaite - des autorités judiciaires, il pourrait sembler que cela ne puisse plus arriver. Pourtant, quand vous examinez les relations entre les entreprises et les États, vous découvrirez que la loi du plus fort continue de prévaloir. Ainsi en est-il des débats autour de la crise climatique justement. Le propos est inversé par rapport à la fable, mais la conclusion en est la même. Quand tout va bien, quand tout le monde peut croître et que l'harmonie règne, les plus forts sont cordiaux avec les plus faibles, reconnaissants qu'ils ont besoin d'eux et que leurs échanges peuvent même être mutuellement profitables. Pourtant, pour peu que la situation se dégrade, le repli sur soi se propage et les plus forts s'accaparent tous les remèdes, ne laissent aucune échappatoire aux plus faibles.

Si nous le constatons aujourd'hui avec le partage inégal des doses de vaccin, nous pouvons aussi le voir avec les contributions au fonds vert par le climat, établi par l'ONU pour aider les pays les plus touchés par le changement climatique à le combattre en s'adaptant; Plus de dix ans après sa création, ce fonds ne fonctionne toujours pas correctement faute de financement par les États les plus forts qui, comme les taureaux de la fable précédemment étudiée, ont bien profité de la situation, et écrasent désormais les grenouilles en développement quand les maigres profits ne peuvent plus être partagés entre tous.

Pourtant, rien n'est écrit dans le marbre. Avec une meilleure gouvernance, des règles plus contraignantes, une autorité judiciaire indépendante tant envers les entreprises que les multinationales, il pourrait être possible de corriger ces travers et de contraindre tout aussi bien les États du G8 à contribuer concrètement, à hauteur de leurs émissions de CO2, à la lutte contre le changement climatique, tout comme il devrait être normal d'empêcher les multinationales de pratiquer l'évasion fiscale dans les pays où elles font le plus de profits, privant par la même occasion ces États de l'impôt dont elles ont besoin pour entretenir les infrastructures utilisées par ces multinationales. C'est de la naïveté qu'il faut se prémunir, pas de l'opportunité de coopérer ou de s'entraider, car sinon, à ce petit jeu, les plus puissants auront tôt fait de s'enterrer dans des *gated communities* pour surmonter les catastrophes.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :

*« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.*

Le moindre vent qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau

Vous oblige à baisser la tête :

Cependant que mon front, au Caucase pareil,

Non content d'arrêter les rayons du soleil,

Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage,

Vous n'auriez pas tant à souffrir :

Je vous défendrais de l'orage.

Mais vous naissez le plus souvent

Sur les humides bords des royaumes du vent.

La nature envers vous me semble bien injuste.

— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,

Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.

Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

Contre leurs coups épouvantables

Résisté sans courber le dos ;

*Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.*

Livre I, 22



Analyse

Tout comme le lion confronté au moucheron, nos sociétés courent paradoxalement un risque d'autant plus grand qu'elles s'appuient sur des technologies évoluées face à des menaces qu'elles ne prennent pas au sérieux car en apparence trop faibles pour les menacer. C'est le cas ici du chêne qui, sûr de ses racines profondes et de son tronc large, se pense protégé des assauts de la tempête.

Pourtant, il est vrai que de prime abord les solutions high tech semblent préférables, tant elles sont plus sécurisantes et confortables, ne remettant pas en cause le mode de vie, permettant de continuer à croire que la crise écologique peut être surmontée sans sacrifice personnel et qu'il faut donc continuer à se renforcer pour y faire face : plus de climatisation contre la chaleur, des digues plus hautes contre le risque de submersion, des canadiers pour intervenir plus rapidement contre les feux de forêt, des drones pour remplacer les pollinisateurs en train de disparaître, etc.

Pourtant toutes ces solutions ont besoin d'énergie, voire de composants rares, pour fonctionner et ne sont donc pas à l'abri d'une interruption. L'accident de l'Ever-Given, ce porte conteneur qui avait bloqué le canal de Suez pendant plusieurs jours, avait suscité une vague de panique dans le monde de la logistique, tant ce canal est stratégique pour l'approvisionnement du monde entier en matériaux et en énergie. Mais sans aller jusque là, la tempête Lothar de 1999 avait, parmi ses nombreux impacts, coupé le courant chez des centaines de milliers de ménages pendant plusieurs jours, en plein hiver, révélant la fragilité de nos approvisionnements électriques et donc des machines en dépendant, notamment le chauffage domestique.

Car le chêne rappelle au roseau qu'il offre également une protection à son voisinage de par l'étendue de ses feuilles. Mais cette protection est également une dépendance, puisque l'entourage de l'arbre n'est pas habitué aux conditions difficiles auxquelles il devient soudain exposé quand l'arbre s'abat.

Ainsi la simplicité devient un outil de protection, de maintien de la capacité à fonctionner en toutes circonstances. La vie n'est pas agréable pour celui qui, comme le roseau, est sans cesse courbé sous la furie des éléments, mais il les surmonte et craint moins que l'arbre les catastrophes imprévisibles. C'est en somme un résumé du concept de résilience, un peu trop souvent galvaudé pour justifier la moindre nécessité de diminuer l'exposition au risque si le maintien de l'activité est possible, mais néanmoins utile pour penser les conditions nécessaires à l'adaptation au changement climatique.

Une société résiliente a en effet reconquis une autonomie a minima dans les domaines alimentaires et énergétiques, voire financiers, techniques et matériels, de manière à limiter les conséquences négatives des catastrophes. Ce ne sont pour autant pas des espaces arriérés ou inconfortables, ils ont anticipé et ont aménagé leur territoire en conséquence.

LES VOLEURS ET L'ÂNE

*Pour un Âne enlevé deux Voleurs se battaient :
L'un voulait le garder ; l'autre voulait le vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième Larron
Qui saisit Maître Aliboron.
L'Âne, c'est quelquefois une pauvre Province.
Les Voleurs sont tel ou tel Prince,
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la Province conquise :
Un quart Voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du Baudet.*

Livre I, 13



Analyse

Depuis plusieurs années, le débat fait rage entre les défenseurs d'une part de l'énergie nucléaire et d'autre part des énergies renouvelables pour déterminer quel modèle doit déterminer le mix énergétique français. C'est une discussion indispensable dans une société démocratique qui doit repenser son fonctionnement pour surmonter la crise environnementale, mais qui, faute d'être clairement énoncé et tranché, devient un véritable handicap.

Tout comme les deux voleurs de la fable, les énergies fossiles profitent de nos atermoiements pour prospérer et contribuer à aggraver la crise climatique. Car pendant ce temps, dans le reste du monde, ce sont le charbon et le pétrole qui restent les sources d'énergie les plus utilisées, et de loin (environ 40% chacune). Or ce sont aussi les sources d'énergie les plus émettrices de CO₂.

Au final, la question qui reste taboue est celle de la diminution de la consommation énergétique, qui devrait être la priorité de toute politique énergétique environnementale. La rénovation des logements, les transports en commun et le vélo, l'arrêt des productions de gadgets, il existe des leviers considérables pour réduire non seulement la consommation énergétique, mais également la dépendance associée (rappelez-vous du chène et du roseau), puisque nous ne maîtrisons pas notre approvisionnement.

Il est désormais temps de savoir quel mix énergétique nous voulons, et pour quel besoin, et de nous y tenir pour décarboner la France plus rapidement, mais aussi contribuer à l'amélioration de l'empreinte carbone de nos voisins européens par la même occasion. A trop attendre, nous risquons de perdre toute occasion de garder l'âne...

LA BESACE

*Jupiter dit un jour : " Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.*

*Venez, Singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.*

*Êtes-vous satisfait ? - Moi ? dit-il ; pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché :
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. "*

L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.

*Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa sur l' Éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.*

*L' Éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame Baleine était trop grosse.*

*Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux ; mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricant souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.*

Livre I, 7



Analyse

Cette fable, qui pour une fois ne fait pas explicitement référence dans son titre à des animaux, contient un message très puissant pour les débats qui se créent autour de la responsabilité de chacun en matière d'émission de gaz à effets de serre.

Dans ce récit, il est proposé à chaque animal de venir exposer ses griefs à l'encontre des autres espèces et d'elles-mêmes pour qu'une solution soit apportée. Et à l'instar du dicton sur la paille et la poutre dans l'oeil du voisin, chaque animal se voit parfait et sans défaut, quand son voisin lui souffre de nombreuses imperfections.

Ici l'image de la besace doit se comprendre en examinant ce type de sac, muni d'une grande poche à l'avant et d'une petite à l'arrière. Nous sommes très forts pour juger les émissions carbone de notre voisin ou d'un autre pays, mais avons toujours des excuses pour justifier nos propres émissions, qui seraient toujours inférieures à celles des autres et dans tous les cas absolument indispensables.

Cette attitude conduit à l'inaction généralisée, puisque personne n'est finalement responsable de quoi que ce soit. Ainsi est-il de coutume de s'indigner de l'empreinte carbone de la Chine, qui représente un quart des émissions mondiales, pour souligner que les efforts de la France n'auraient aucun impact et qu'il est donc inutile de s'engager dans une transition écologique qui en plus diminueraient les performances économiques.

Mais à son tour la Chine pourra répondre que dans une perspective historique, en ramenant ses émissions à sa population et aux deux cents années précédentes de déstabilisation de l'équilibre carbone, elle a moins émis in fine que la France, la Grande Bretagne ou les États-Unis. Ces derniers diront qu'ils n'ont pas l'intention de renoncer à *l'américan way of life* et que chacun doit balayer devant sa porte, etc.

Pourtant, pour montrer l'exemple, donner envie et améliorer la situation, il faudrait non seulement admettre ses propres erreurs, adopter une posture non-violente à l'égard des autres et accepter de passer l'éponge pour permettre une véritable coopération sur le sujet. Car sans cela, la prochaine COP sera là encore un échec, et aucun plan d'action ne sera décidé.

LA LICE ET SA COMPAGNE

*Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine ;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étaient déjà forts.*

*Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.¹*

Livre II, 7

Analyse

Cette fable est complémentaire du chêne et du roseau, en ce sens que la mésaventure survenue à la Compagne est similaire à celles des plantes poussant à l'ombre du chêne et qui se trouvent fort démunies quand celui-ci succombe aux assauts du vent.

La lice (femelle d'un chien de chasse) s'installe dans la hutte de sa compagne pour y mettre bas, et demande du temps jusqu'à ce que ses petits soient sevrés, avant de quitter la demeure. Mais une fois ceux-ci assez grands, non seulement elle refuse de partir, mais elle utilise ses enfants pour se défendre contre celle qui l'a aidée et ne demande que justice.

Ici, il ne s'agit pas de parler de dépendance ou de complexité, mais de donner de la place à quelque chose dont on sait qu'il est foncièrement mauvais, mais dont nous avons besoin. C'est le cas par exemple de certaines technologies qui sont néfastes pour l'environnement, pour les populations alentour, mais dont il est difficile de se passer. Dans certains cas, c'est parce que pris dans un système technique, cette technologie quoique néfaste est une pièce complémentaire indispensable au fonctionnement de ce système et sans laquelle ce dernier serait moins efficace.

Ainsi en agriculture, sous couvert d'augmentation de la productivité et de rationalisation, de nombreuses technologies ont été déployées depuis les années 50 dont nous nous rendons compte avec le recul qu'elles font plus de mal que de bien aux agriculteurs et aux sols dont ils dépendent : pesticides de synthèse, engrais chimiques azotés, tracteurs surpuissants, semences hybrides, etc.

Cet effet néfaste a été abondamment décrit dans l'ouvrage récent "Reprendre la terre aux machines" de la coopérative l'Atelier Paysan, qui souligne bien la dégradation des conditions de vie des agriculteurs depuis lors. Ils sont de moins en moins nombreux pour un revenu médian bas, en dépit du fort subventionnement public, produisent trop, sans avoir la liberté de se soucier de l'environnement.

Pourtant, ce système aurait pu ne pas s'enraciner dans le système agricole français. Il a mis du temps à être accepté par les agriculteurs, aurait pu être remis en cause plus tôt, mais maintenant, il est bien ancré. Même les alternatives comme l'agriculture paysanne ou biologique ne le menacent pas, mais le confortent en laissant une illusion de choix, qui permet au législateur de ne pas réglementer vraiment sur le sujet, puisque les exploitants peuvent se convertir s'ils le souhaitent...

Cet exemple peut être étendu à d'autres sujets. L'automobile en serait une bonne illustration. Technologie peu fiable, onéreuse et fragile au début, elle a contribué à l'étalement urbain, à la raréfaction des services publics et au développement des zones périurbaines où sont désormais bloquées des franges de la population, contraintes de se servir de l'automobile pour tous leurs déplacements, et qui ont donc protesté en novembre 2018 quand l'État a voulu taxer plus fort leurs déplacements contraints sans proposer d'alternatives... Mais il était trop tard pour se révolter, la lice automobile était déjà solidement installée

LE LION ET LE RAT

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi,

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion

Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le Roi des animaux, en cette occasion,

Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?

Cependant il advint qu'au sortir des forêts

Ce Lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissements ne le purent défaire.

Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage.

Livre II, 11

Analyse

Un peu d'espoir avec ce récit qui montre, en contrepoint du Lion et du Moucheron, que si les plus petits que nous peuvent être des menaces, ils peuvent aussi être de précieux alliés pour se sortir des catastrophes.

Ici le Lion, qui est au sommet de la chaîne alimentaire, laisse la vie sauve à un Rat qui se précipite entre ses pattes, et qu'il lui aurait donc été facile de tuer pour s'en nourrir. Mais parce qu'il n'avait pas faim, n'aimait pas la chair du Rat, par caprice ou bonté, le Lion l'épargne. Quand plus tard, le Lion est pris dans un filet qu'il n'arrive pas à déchirer, le Rat vient payer sa dette en rongant les mailles, ce qui lui est bien plus facile que pour le royal félin, et le libère.

La morale qu'en tire La Fontaine met l'accent sur la *patience* et la *longueur de temps*, les opposant à la force et la rage, qui sont les revers de la taille des organisations. Une grosse entreprise, un État puissant, une grande ville peut aborder un sujet plus frontalement qu'une petite structure, dont les ressources et moyens sont limités, et doit donc user de ruse, voire mettre en oeuvre un véritable plan d'action. Le corollaire est donc que cette dernière s'en sort mieux quand les ressources sont contraintes.

Sur le plan environnemental, cela se constate aisément. La modestie, le renoncement à la puissance technologique, à la volonté de puissance (Ellul, Charbonneau) permet non seulement de s'en sortir mieux, mais aussi réduit l'impact sur son environnement. Jean Marc Jancovici, ingénieur spécialiste en empreinte carbone, souligne que notre mode de vie actuel repose sur la force déployée par l'équivalent de 400 esclaves grâce aux énergies que nous utilisons de manière si dispendieuse pour nous déplacer, nous nourrir, nous vêtir, nous distraire, etc.

Or la crise environnementale va bientôt devenir une crise énergétique. La production mondiale de pétrole et de gaz va bientôt connaître un pic et devrait donc commencer à diminuer sous peu. Non pas par manque de besoin, au contraire, mais parce que les réserves restantes sont difficiles à atteindre, onéreuses à exploiter et donc pas encore suffisamment rentables. Cela se constate déjà avec la hausse régulière du prix du gaz et de l'électricité en France, mais aussi du carburant.

Si nous ne diminuons pas nos besoins énergétiques très vite, cette situation va s'aggraver jusqu'à devenir difficilement supportables pour ses victimes. A l'inverse, les individus choisissant la lenteur dans leurs déplacements, des logements plus petits, des produits de consommations en quantité plus restreintes y seront moins exposés puisque leur mode de vie est énergétiquement sobre.

Ainsi, c'est à travers un mode de vie plus lent et moins porté sur l'envie de posséder ou de jouir que nous pourrions espérer résoudre cette crise environnementale.

LE JARDINIER ET SON SON SEIGNEUR

*Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain Village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue.
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un Lièvre troublée
Fit qu'au Seigneur du Bourg notre homme se plaignit.
« Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est Sorcier, je crois. -Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le Seigneur . Fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
- Et quand ? - Et dès demain, sans tarder plus longtemps ».
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
« Ça, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez :
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle ».*

*Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Après de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir,
Toutes sottises dont la Belle
Se défend avec grand respect ;
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
« De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
- Monsieur, ils sont à vous. - Vraiment ! dit le Seigneur
Je les reçois, et de bon cœur ».
Il déjeune très bien ; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embaras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager ; adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée et poireaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le Lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête ; on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie*

*Par ordre du Seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : « Ce sont là jeux de Prince »,
Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la Province.
Petits Princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.*

Livre IV, 4



Analyse

Ce récit, le plus long proposé ici et l'un des plus long parmi les Fables de la Fontaine, est assez explicite quant à sa finalité. Nous souffrons bien plus en faisant appel à un mal supérieur pour régler nos problèmes qu'en souffrant un moindre mal. C'est un véritable pacte Faustien qui est alors dénoncé ici, avec un remède pire que le mal sous couvert de promesse de solutions miracles.

Car le pauvre jardinier, égérie de tous ces agriculteurs confrontés à des animaux indésirables dans leurs champs ou leurs poulaillers, croyait bien faire en appelant à son secours son seigneur pour chasser un lièvre grignotant ses légumes. La Fontaine ici fait probablement référence aux différentes guerres de conquête menées par le Cardinal de Richelieu puis par Louis XIV dans le nord de la France. D'abord alliée des Provinces-Unies qui cherchent à se libérer de la tutelle impériale, la France finira par combattre ses anciens alliés de la guerre de 30 ans pour mieux les défaire un par un lors de la guerre de Hollande et s'accaparer de larges territoires et confirmant l'affaiblissement et la division du Saint Empire Romain Germanique, dont certaines composantes avaient justement fait appel à la France pour les aider.

Mais sur un plan environnemental, cette mécanique impitoyable d'auto-destruction par la solution miracle extérieure est quelque chose d'assez caractéristique. Par exemple, les biologistes connaissent de nombreux exemples d'espèces animales ou végétales devenues invasives, comme l'écrevisse américaine, introduite à la fin du XIXème siècle car plus résistante à la peste de l'écrevisse, qui élimine les autres espèces d'écrevisse, détruit les habitats naturels et perturbe les cycles de vie dans les cours d'eau.

Dans le cadre de l'anthropocène, cette situation peut être appliquée justement au monde agricole, comme dans la fable originelle. Pour améliorer leur rendements, les agriculteurs ont fait appel à des méthodes modernes d'élevage ou de culture des sols et qui s'y trouvent piégés par des effets secondaires qu'ils n'avaient pas escomptés; Les lourdes machines compactent les sols. Les produits chimiques qui détruisent toute vie dans les sols et contribuent ainsi à leur érosion, et donc à leur perte de fertilité. Le collectif L'Atelier Paysan a ainsi consacré tout un ouvrage au sujet des aspects négatifs des techniques agricoles modernes, qui ont détruit plus sûrement le métier d'agriculteur qu'aucune catastrophe naturelle ou que l'exode rural.

CONSEIL TENU PAR LES RATS

*Un Chat, nommé Rodilardus,
Faisait de Rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soû ;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur Doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.*

*L'un dit : " Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ";
L'autre : " Je ne saurais." Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de Rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.*

*Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.*

Livre II, 2



Analyse

Cette fable m'avait échappé de prime abord, et c'est une collègue de travail qui a attiré mon attention dessus, lorsqu'elle l'a désignée comme sa fable préférée. Et c'est vrai qu'elle est remarquablement pertinente dans une perspective environnementale. Soyons clair, dès l'époque de Jean de la Fontaine, si la bureaucratie et la réunionnisme aigüe fait des ravages sur l'efficacité de l'action publique, ce n'est rien au regard du mal qui touche la diplomatie mondiale en matière de lutte contre le réchauffement climatique.

Comment ne pas penser à *Bleue comme une orange*, un roman déjà assez ancien (1999) de l'écrivain américain Norman Spinrad, qui raconte la COP100, c'est à dire celle qui se déroule en 2095. Et autant vous dire que ce n'est pas triste, puisque les multinationales qui ont détruit la planète par leur surconsommation de ressources surenchérisent dans la promotion des solutions permettant de rendre cette planète de nouveau viable. Par-dessus se tissent des intrigues géopolitiques qui compromettent tout le monde, aussi bien les pollueurs que les écologiques, car pour parvenir à un développement suffisamment durable pour le Marché et pour la Planète, il faut parvenir à un équilibre fait de compromissions et de sacrifices.

Car il n'est jamais facile de passer à l'action, par contre communiquer sur ses intentions et promesses est un art consommé chez les entreprises et gouvernements. Et les conférences des parties sur le changement climatique nous en offre le triste spectacle, puisque chacun multiplie les engagements, dénonce les atermoiements des autres et regrette qu'au final aucun accord n'ait pu être trouvé. Après tout, ce n'est jamais leur faute. Certes la Chine est le plus grand pays pollueur en ce moment, mais les Etats-Unis sont responsables historiquement de 40% des émissions de GES émises jusqu'en 2020. La France, avec une responsabilité historique de 10% et actuelle (2021) de 1,5% ne devrait pas agir, selon certains, tant que la Chine et les Etats-Unis ne bougent pas.

Et cela entretient l'inaction réciproque, puisque s'il fallut plus de 20 ans et autant de COP pour parvenir à un consensus sur la responsabilité principale de l'Humanité dans ce désastre, rien n'est encore fixé quant à la répartition des mesures de réparation. Il faut dire qu'entre la fermeture des industries polluantes, la réduction de nombreuses activités profitables et les dépenses d'adaptation non seulement de son propre pays mais aussi en faveur des pays déjà touchés par le Réchauffement Climatique, il y a de quoi s'inquiéter pour un gouvernement. Les perspectives économiques sont catastrophiques, et personne ne veut être le chef d'état qui a ruiné son pays, même si cela signifie un laisser faire sur les émissions de Gaz à Effet de Serre...

LA CIGALE ET LA FOURMI

*La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse ?
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaît.
— Vous chantiez ? J'en suis fort aise.
Eh bien ! Dansez maintenant.*

Livre I, 1

Analyse

Cette fable emblématique de l'oeuvre de La Fontaine, que nous sommes nombreux à avoir appris par coeur à l'école, pourrait à elle seule résumer une bonne part des enjeux environnementaux actuels.

En effet, si la fourmi peut sembler tatillonne, jalouse de l'insouciance et du plaisir pris par la cigale, voire avare et dénuée d'empathie, elle ne traduit là que méfiance envers une cigale dont rien ne garantit qu'elle pourra vraiment rembourser sa dette et rentrer dans le droit chemin. Et il y a là un piège sémantique qu'il est nécessaire de désamorcer.

Depuis quelques années, les flux migratoires s'intensifient en Europe, provoqués notamment par des conflits dans des pays moins développés économiquement, mais aussi, et de plus en plus dans les années à venir, avec une origine environnementale. Le climat devenant plus aride, les récoltes sont moins abondantes. Ou encore, à cause de la surpêche industrielle, certaines régions côtières ne peuvent plus offrir de subsistance aux habitants, les raisons en sont nombreuses. Ces personnes viennent demander asile chez nous, et nous ne pouvons pas le leur refuser, alors que bien souvent, comme dans les deux Taureaux et les Grenouilles, nous sommes responsables de leur malheur.

A l'inverse, ceux qui ont abondamment pollué la planète soit pour leur plaisir, soit pour leur profit, en connaissance de cause ou non, quand vient le temps de faire attention, de rentrer dans la norme d'un budget carbone, et qu'ils en sont incapables, ne devraient pas nécessairement être secourus. Non pas qu'il faille les abandonner, mais plutôt ne pas croire en leur promesse, ne pas leur laisser de seconde chance.

Nous savons qu'il est impératif de diminuer nos émissions de gaz à effet de serre le plus vite possible, tout en s'adaptant à des conséquences désormais inévitables. Les multinationales ou les États qui ne mettent en oeuvre aucun plan d'action de décarbonation effective et immédiate ne pourront être pardonnés, alors que d'autres essaient de limiter les dégâts. Toute émission carbone excédentaire est en réalité un vol au détriment des générations futures. Et les cigales ne doivent pas être considérées comme de potentielles mauvaises emprunteuses, mais bien comme des voleuses qui savent ce qu'elles font.

C'est maintenant que nous devons décider collectivement de bâtir des fourmilières si nous ne voulons pas être des cigales quand il sera trop tard.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

*Un Lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
" Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. "
Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet ;
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.*

*Il s'en alla passer sur le bord d'un étang :
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
" Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens, je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ? Des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. "*

Fables II, 14

Analyse

C'est une histoire qui de prime abord ne semble pas avoir de lien avec les problèmes environnementaux de notre temps. Pourtant, ce lièvre qui a toujours peur, doute de tout, et s'enfuit au moindre bruit suspect, ne vous est-il pas familier ? En faisant peur aux grenouilles, il réussit à se convaincre qu'il a de l'influence sur elles, qu'il peut tirer du pouvoir de la peur que lui-même ressent.

Ces derniers mois, nous avons justement vu se multiplier les apparitions médiatiques de personnalités qui doutaient de tout, y compris du consensus scientifique, et jouaient sur les failles personnelles, sur les mots, les maladresses, les espoirs, pour diffuser la peur chez des personnes encore plus fragiles, et ainsi gagner du pouvoir sur elles.

Qu'il s'agisse de partisans de l'innocuité du Covid19 ou au contraire des dangers du vaccin, mais aussi de l'absence de réchauffement climatique - ou du moins d'influence humaine sur celui-ci, ils sont nombreux à pouvoir ralentir la nécessaire mise en oeuvre d'une transformation radicale de nos modes de vie.

A une époque où tout le monde peut être un média, où aucun support numérique ne peut être infalsifiable, ou il est si facile d'usurper une identité ou de s'inventer une existence, il n'est plus possible de croire en rien. Le doute est omniprésent et, loin d'être salutaire comme le doute *descartien*, celui-ci cherche des certitudes reposant sur ce qui est le plus satisfaisant pour coller à ses propres préjugés.

C'est ainsi que la peur, alimentée par des infox, conduit à une fausse compréhension d'une situation soi-disant dangereuse et au sujet de laquelle tout le monde doit être prévenu, ce qui entraîne les plus fragiles dans une spirale de méfiance, de repli sur soi et de désinvestissement de la communauté. Ces comportements nuisent à l'action collective efficace contre le changement climatique, puisqu'aucune source officielle ne peut plus être crue, puisque tout semble faux.

Cela nous conduit au comportement de la fourmi, qui confond la cigale dispendieuse avec le migrant victime du réchauffement climatique et ne décide d'aider aucun des deux. Sans compassion, sans solidarité, nous finirons tous par perdre ce combat.

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU

*La bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
« Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die, »
Pour enseigne et mot du guet :
« Foin du loup et de sa race ! »
Comme elle disait ces mots,
Le loup de fortune passe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre en disant: « Foin du loup ! »
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point, »
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.)
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que de fortune
Notre loup avait entendu ?
Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.*

Analyse

Cette histoire aurait pu être remplacée par la fable du corbeau et du renard, qui a l'avantage d'être plus connue, mais l'inconvénient de ne pas être aussi explicite. Si la seconde s'attarde plutôt sur la flagornerie, la première dénonce le manque de précautions en encourageant à toujours y vérifier à deux fois avant d'accorder sa confiance, ce qui en matière de communication m'apparaît crucial.

Nous voyons en effet se multiplier depuis quelques années une communication très axée sur les vertus environnementales des pratiques des entreprises, ce que nous appelons désormais le *greenwashing*, c'est à dire le nettoyage vert. Une pratique tellement répandue et surtout dommageable pour la confiance que même l'Ademe s'est fendue d'un guide permettant de s'y retrouver et de démêler le vrai du faux dans les annonces commerciales, mais aussi politiques.

C'est ainsi que le concept de neutralité carbone, démocratisé durant la COP21 de 2015, est devenu en quelques années un argument marketing pour de grandes entreprises, qui assurent qu'elles pratiquent la compensation carbone de leurs activités et sont donc neutres. Or la compensation, qui consiste assez largement en la plantation d'arbres, est imparfaite puisqu'elle se fait sur plusieurs dizaines d'années alors que les méfaits sont immédiats, mais en plus le périmètre de calcul de la neutralité carbone est tellement flou que cela permet de prétendre l'atteindre en faisant très peu. J'ai même vu récemment une station service prétendre être neutre en carbone...

Naturellement, ce comportement suscite découragement et démotivation, puisque si les organisations capables d'avoir un impact concret s'y refusent, pourquoi les pays et organismes plus petits, voire les individus le devraient-ils ?

C'est pourquoi, à l'instar du biquet de la fable, il serait de bon aloi que chacun se mette à demander patte blanche à chaque entité se réclamant d'une certaine exemplarité environnementale. Non pas par souci d'une pureté militante, mais bien justement parce que l'exemplarité des puissants montre la faisabilité concrète, permet des économies d'échelle et crée de l'émulation. C'est l'action qui doit susciter l'espoir nous disait Greta Thunberg, et quand la communication remplace l'action, il n'y a alors même plus place pour l'espoir. Et c'est dans cette perspective que nous devons redoubler de vigilance dans une époque où tout est information, mais où surtout toute information peut être falsifiée aisément.

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS

*Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'étaient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de boeufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffrait :
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. «Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides ;
On n'en peut rien tirer qu'avec le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides:
J'ai bien fait de changer de ton.»*

Analyse

La Fontaine est prudent quant aux questions de religion, et on ne saurait le lui reprocher. Les guerres de Religion ne sont pas si éloignées, et la révocation de l'Edit de Nantes interviendra même quelques années plus tard, poussant à l'exil des milliers de protestants. Aussi, c'est à travers le paganisme que La Fontaine s'attaque au sujet, de manière à ne vexer personne.

A l'heure de l'Anthropocène, nous n'avons jamais aussi peu parlé de foi, alors que la croyance en un phénomène immatériel sans réalité concrète n'a jamais été aussi présente. Nous pensons qu'il est possible de continuer à vivre sans limiter la consommation d'énergie et de matériaux simplement avec un peu de recyclage et d'efficacité technique. Nous pensons que la recherche de la croissance est un objectif valable qui n'aura pas de conséquences négatives. Nous pensons que la spéculation financière peut se faire en toute impunité, quitte à ruiner des entreprises et à pousser à la rue les travailleurs qui en dépendent. Les fausses idoles sont légion, mais nous ne les voyons plus.

Pourtant qu'avons nous obtenu en échange si ce n'est un monde en ruines, des services publics démantelés au profit de multinationales avides et une crise sanitaire d'ampleur mondiale. Nous avons continué à nous sacrifier en hommage à des idoles qui ne nous rendaient rien, et il est désormais temps de les fracasser.

Nul doute que ce faisant, vous vous rendrez compte que tous ceux qui ont su tirer profit de cette adulation possèdent suffisamment de ressources pour enrayer la crise climatique, financer l'adaptation des pays impactés et décarboner nos activités. Tout le pactole est là, qu'attendons nous donc pour *changer de ton* ?

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point (1).

Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.

" Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point

Si tôt que moi ce but. - Si tôt ? Êtes-vous sage ?(2)

Repartit l'animal léger (3) :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains (4) d'ellébore (5).

- Sage ou non, je parie encore. "

Ainsi fut fait : et de tous deux

On mit près du but les enjeux :

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint. (6)

Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;

J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes, (7)

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

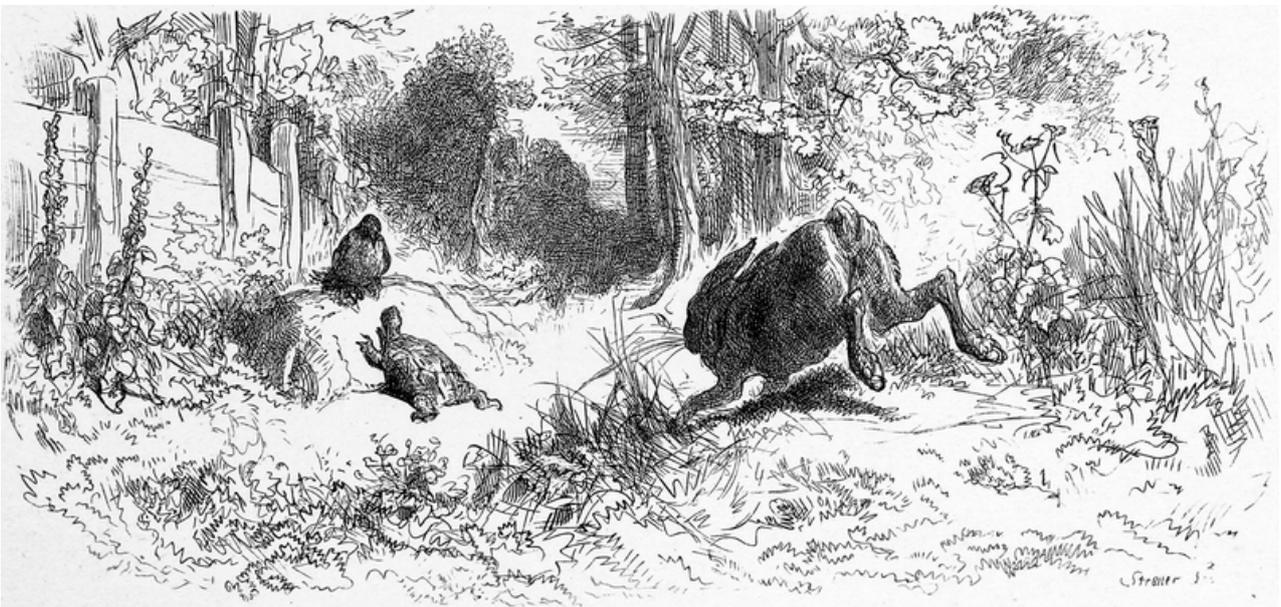
Aller son train de sénateur. (8)

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

*Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure (9) à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière, (10)
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.
" Eh bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison ? (11)
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ? "*

Livre VI, 10



Analyse

Tout comme le Corbeau et le Renard et la Cigale et la Fourmi, cette fable est emblématique des Fables de la Fontaine. Le récit surprenant de cette course entre deux être que tout oppose, l'un étant l'archétype de la célérité quand l'autre est celui de la lenteur, semble n'avoir aucun intérêt. Il nous apprend pourtant une bonne leçon, ce n'est pas le potentiel théorique qui prime mais la manière de l'utiliser.

Mais plutôt que de se contenter de petits pas, qui ne sont bien souvent que des mesurées sans ampleur, il faut savoir transformer ses bonnes idées en ce que le consultant climat Julien Dossier appelle des *Projets Premier Pas*, c'est à dire des projets susceptibles de transformer un territoire par des petits projets qui, tels des brise glace, ouvre la voie à des projets de plus en plus gros susceptibles de structurer une filière à moyen terme.

Ainsi, la neutralité carbone, ce n'est pas en 2049 qu'il faut commencer à mettre en oeuvre les changements nécessaires pour l'atteindre, mais bien dès aujourd'hui. Ceux qui réussiront à compenser les émissions carbone de leur population seront les territoires qui s'y seront pris le plus tôt, et auront eu le même de construire des infrastructures nécessaires non seulement pour décarboner leur activité, mais aussi pour s'adapter aux inévitables conséquences du réchauffement climatique. Et comme ces deux chantiers seront eux même fortement émetteurs de GES, il faut intégrer cette dimension dans l'équation dès maintenant pour que la tendance à la baisse se maintienne, évitant ainsi un effet rebond dévastateur.

La France a par exemple adopté dès 2016 une Stratégie Nationale Bas Carbone, censée planifier cette diminution des émissions selon plusieurs paramètres grâce à des objectifs de réindustrialisation, de contrôle de la demande, d'efficacité technique, de sobriété, etc. Pourtant, force est de constater que ce plan d'action ne semble pas respecté, puisqu'au contraire les émissions augmentent. Ce qui laisse à craindre qu'à force de tergiverser sur les démarches à mettre en oeuvre, la France ne rate le coche et n'accumule un retard difficile à compenser.

Or en matière climatique, chaque année compte, car chaque centième ou dixième de degré en plus a le potentiel de bouleverser nos modes de vie en rendant plus forts des aléas climatiques, en perturbant l'agriculture, la vie des sols et des milieux aquatiques, et donc d'amplifier encore plus la crise environnementale. Plus nous attendons, plus nous nous orientons vers les pires scénarios imaginés par le GIEC. Et à l'instar du lièvre, si nous attendons trop, il sera trop tard.

CONCLUSION

J'ai hésité à prolonger l'exercice et à rajouter d'autres Fables apportant des perspectives supplémentaires, mais il faut savoir s'arrêter. Certes, toutes les Fables n'offrent pas une interprétation à portée environnementale, mais elles sont suffisamment nombreuses pour couvrir les différentes dimensions de la crise environnementale.

A travers les 17 fables de cette sélection, nous avons en passé le sujet des causes profondes de la crise environnementale - réchauffement climatique, effondrement de la biodiversité et épuisement des ressources - à travers l'avidité des États et des multinationales, l'envie de croître et la recherche de confort et de toute puissance associée. Or cela se traduit par l'apparition de phénomènes minuscules dans leur dimension, une molécule, un virus, capables de renverser l'ordre établi sans qu'il soit possible de les combattre par des mesures simples.

Cela nous ramène à la complexité de la situation actuelle. Car si la sobriété de nos besoin en énergie et en matériau est l'une des clés pour décarboner les activités humaines, il n'est pas facile d'abandonner tout notre confort actuel. D'autant que nous sommes prisonniers de technologies qui nous promettent justement la facilité, mais dont nous ne savons pas non plus comment nous débarrasser. Cette dépendance nous place dans une situation de vulnérabilité, déjà partiellement éprouvée au printemps 2020, où la résilience de nos systèmes économiques a durement été mis à l'épreuve, alors qu'il n'était même pas encore question de pénurie énergétique ou de diminution de la production agricole.

Or, si nous sommes des géants aux pieds d'argile, la mise en place de solutions efficaces peine à se concrétiser. Et, c'est normal puisqu'un ensemble de fausses croyances - comme le découplage de l'activité économique - d'infox, de publicité mensongère et la pusillanimité de dirigeants politiques qui ne veulent assumer que les décisions ne remettant pas en cause le mode de vie de leurs électeurs, conduisent à ne jamais entreprendre quoique ce soit de susceptible de ralentir la progression de la crise environnementale.

Ainsi, les Fables de la Fontaine nous montrent que les morales qu'elles contiennent depuis 400 ans sont toujours aussi valables aujourd'hui. Il est quelque peu effrayant de constater que la nature humaine a si peu varié malgré les progrès techniques, éducatifs et sociétaux, que nous puissions transposer quasiment tel quel les adages énoncés par Jean de La Fontaine. Ca laisse même peu d'espoir quant à une solution rapide hélas.